

L'INVITATION À LA VALSE
(1857)

ALEXANDRE DUMAS

L'invitation à la valse
comédie en un acte

Gymnase-Dramatique. – 3 août 1857.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-20-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Un boudoir élégant chez madame d'Ivry. À gauche, un piano ; à droite, une cheminée ; au fond, une porte ; deux portes latérales.

Scène première

Pierre, Jean, l'accordeur, puis Rose.

Au lever du rideau, tout le monde paraît extrêmement affairé. Jean est monté sur une chaise et met des bougies dans un lustre ; Pierre garnit les candélabres de la cheminée ; un accordeur est au piano.

PIERRE, appelant

Mademoiselle Rose ! mademoiselle Rose !

ROSE, entrant

Qu'y a-t-il, monsieur Pierre ?...

PIERRE

Sauf votre respect, il manque trois bougies pour le lustre, deux bougies pour les candélabres.

ROSE

Les voilà, monsieur Pierre ; mais n'en demandez plus, il n'y en a plus.

L'ACCORDEUR, faisant résonner le piano

Dzing !...

Scène II

Les mêmes, Mathilde.

MATHILDE, entrant vivement

Eh bien, Rose, les fleurs, les fleurs !...

ROSE

Pardon, mademoiselle, je ne savais pas s'il fallait les couper dans le jardin ou les aller prendre dans la serre. Que mademoiselle donne ses ordres.

MATHILDE

Non, j'y vais moi-même. (Appelant.) Pierre ! Pierre !

PIERRE, qui était sorti, rentrant

Mademoiselle appelle ?

MATHILDE

Oui.

PIERRE

Sauf votre respect, mademoiselle, j'étais allé...

MATHILDE

Très-bien, Pierre, très-bien. Si M. de Sor vient, prévenez ma sœur.

PIERRE

Comme d'habitude.

MATHILDE, riant

Plus encore que d'habitude. (Elle va à l'accordeur, lui met la main sur l'épaule. L'accordeur se lève, répond au sourire de Mathilde par un salut respectueux, et se rassied en faisant résonner sa corde.)

L'ACCORDEUR

Dzing !...

(Mathilde sort.)

Scène III

Les mêmes, hors Mathilde.

On sonne.

JEAN

Bon ! voilà que l'on sonne.

ROSE

Allez ouvrir, Pierre. (Pierre sort.) C'est sans doute M. de Sor.

JEAN

C'est son heure, en effet, sept heures ; il sonne toujours en même temps que la pendule.

ROSE

Seulement, la pendule se déränge ; lui jamais.

JEAN

C'est ce qui vous trompe : autrefois, il n'arrivait qu'à huit heures ; maintenant, il arrive à sept.

ROSE

Eh bien, depuis un an, il a avancé son heure, voilà tout. Pour un amoureux, c'est bien raisonnable.

L'ACCORDEUR

Dzing !...

Scène IV

Les mêmes, Pierre, introduisant de Sor.

PIERRE

Entrez, monsieur ! madame est...

DE SOR

À sa toilette, je le sais.

PIERRE

Madame ne sera visible qu'à...

DE SOR

Huit heures, je le sais encore.

PIERRE

Madame m'a dit de prier monsieur...

DE SOR

De l'attendre, je sais cela toujours. Voilà cinq ans, mon cher ami, que vous me faites les mêmes observations, et que je vous fais les mêmes réponses.

PIERRE

Oui ; mais, sauf votre respect, ce que monsieur ne sait pas, c'est qu'aujourd'hui, madame a dit de la prévenir dès que monsieur serait arrivé.

DE SOR

Ah ! bah !

PIERRE

C'est comme j'ai l'honneur de le dire à monsieur.

L'ACCORDEUR

Dzing !...

(Pierre sort. Rose et Jean sont déjà sortis.

De Sor et l'accordeur se trouvent seuls.)

Scène V

De Sor, l'accordeur.

DE SOR

Que diable se passe-t-il donc ici ? Il faut qu'il y ait quelque révolution céans ! Des bougies dans tous les candélabres, des vases préparés pour les fleurs, un air de fête sur tous les visages,

madame d'Ivry qui donne l'ordre de la prévenir quand j'arriverai...

L'ACCORDEUR

Dzing !...

DE SOR

Et le piano que l'on accorde ! Le seul piano inoffensif que j'aie jamais connu, et dont le silence me faisait chérir cette maison. Depuis cinq ans que j'y viens, c'est la première fois que je le vois ouvert et que je l'entends parler. Il était si commode, quand il était fermé, pour y poser les chapeaux et y accoter les cannes !

L'ACCORDEUR, tout à sa besogne

Dzing !...

DE SOR

Mettons-nous au courant des événements qui ont pu se passer ici depuis hier au soir. (S'approchant de l'accordeur.) Monsieur ! (L'accordeur ne répond pas.) Monsieur...

L'ACCORDEUR

Dzing !...

DE SOR

Il paraît que le brave homme est absorbé dans sa mélodie... (Plus haut.) Monsieur !... (Même silence ; il lui touche l'épaule. L'accordeur se lève, salue et se remet à son instrument.) Monsieur !... (L'accordeur lui fait signe qu'il est sourd.) Ah ! il est sourd ! Bonne précaution pour l'état qu'il exerce !... Je savais bien que tout aveugle est musicien de naissance ; mais j'ignorais que les sourds jouissent du même privilège. Il est vrai que Beethoven était sourd ; mais il était compositeur et non accordeur. Il s'agit simplement de parler un peu plus haut, voilà tout.

L'ACCORDEUR

Dzing !...

DE SOR, très-haut

Monsieur, que vous a donc fait ce malheureux instrument pour le tourmenter ainsi ?... (L'accordeur fait signe qu'il entend.) Ah ! ah ! vous m'entendez... Eh bien, répondez-moi, alors. (L'ac-

cordeur fait signe qu'il est muet.) Muet ?... Ah ! ah ! vous cumulez, à ce qu'il paraît. Eh bien, voilà un homme que l'on peut introduire sans crainte dans le sein des familles.

Scène VI

Les mêmes, un horloger.

L'HORLOGER, à de Sor,
tout en allant droit à la pendule

Vous m'excusez, n'est-ce pas, monsieur ?

DE SOR

Volontiers ; mais de quoi ?...

L'HORLOGER

Je suis l'horloger de la maison.

DE SOR

Et vous venez ?...

L'HORLOGER

Régler la pendule, s'il vous plaît, monsieur.

DE SOR

Certainement que cela me plaît ; je suis de l'avis de Charles-Quint : j'aime les pendules bien réglées. (Tirant sa montre.) Mais il me semble que celle-ci va à la minute.

L'HORLOGER

Parce que la montre de monsieur est sans doute réglée sur la Bourse ou sur le Palais...

DE SOR

Sur le Palais, je suis avocat.

L'ACCORDEUR

Dzing !...

L'HORLOGER

Madame d'Ivry désire que sa pendule soit réglée sur le chemin de fer... et vous savez, monsieur, que les chemins de fer avancent toujours de sept à huit minutes.

DE SOR

Et sur quel chemin de fer, monsieur, s'il vous plaît ?

L'HORLOGER

Sur celui de Lyon.

DE SOR

Quelle singulière idée !

L'ACCORDEUR

Dzing !...

(Pause pendant laquelle l'horloger, obligé de faire faire le tour du cadran à l'aiguille de la pendule, fait sonner les heures, tandis que l'accordeur fait résonner ses cordes.)

DE SOR

Ah ! par ma foi ! je ne croyais pas être venu ici pour assister à un concert. (L'accordeur, qui a fini, se lève, salue M. de Sor et s'en va.) Monsieur, votre très-humble... (L'horloger, qui a fini, salue M. de Sor et s'en va.) Monsieur, votre serviteur...

(Pendant qu'ils sortent et que de Sor les regarde s'éloigner, Mathilde entre.)

Scène VII

Les mêmes, Mathilde.

MATHILDE, sans voir M. de Sor ;
elle a des fleurs dans les mains

Rose !... Rose !...

DE SOR

Oh ! chère Mathilde !...

MATHILDE

M. de Sor !

DE SOR

Eh bien, oui, M. de Sor. Je commence à m'effrayer, savez-vous ? Me serais-je trompé de porte, par hasard, et serais-je chez une fausse madame d'Ivry ?

MATHILDE

Non, rassurez-vous, vous êtes chez la vraie.

DE SOR

Alors, chère enfant, faites-moi la grâce de me dire ce qui se passe ici.

ROSE, entrant

Mademoiselle m'a appelée ?

MATHILDE, à de Sor

Attendez. (À Rose.) Disposez ces fleurs. (À elle-même.) Ce qui se passe ici, pauvre garçon ! j'aimerais cependant autant qu'il l'apprît par une autre que moi, d'autant plus qu'il me semble que cela regarde ma sœur.

DE SOR

Eh bien, j'attends.

MATHILDE, qui vient de trouver
ce qu'elle doit répondre

Ah ! vous me demandez ce qui se passe ici ?

DE SOR

Oui, si toutefois ce n'est pas une indiscretion.

MATHILDE

Aucunement... Vous ne savez donc pas ?...

DE SOR

Pas le moins du monde, jusqu'à présent, du moins.

MATHILDE

C'est demain sa fête.

DE SOR

À qui ?

MATHILDE

Mais à ma sœur.

DE SOR

Pardon, pardon... mais votre sœur s'appelle, de son nom de baptême, Antonine. Or, sauf votre respect, comme dit Pierre... Antonine, venant d'Antoine, et la Saint-Antoine étant le 13 juin...

MATHILDE

C'est vrai ; mais ma sœur s'appelle Antonine-Edmée, et, sauf votre respect, de même qu'Antonine vient d'Antoine, ce qui est discutable, car enfin, cela pourrait venir d'Antonin, Edmée vient incontestablement d'Edmond, et, la Saint-Edmond étant demain...

DE SOR

Et c'est madame d'Ivry qui a fait ce changement ?

MATHILDE

Elle-même.

DE SOR

Mais saint Antoine va être furieux !

MATHILDE

Vous tenez à saint Antoine ?

DE SOR

Que voulez-vous ! je ne puis pas admettre que madame d'Ivry porte le nom d'un païen, fût-ce celui d'Antonin le Pieux.

MATHILDE

Chut !... voici ma sœur ; ne lui dites rien : c'est une surprise que nous lui faisons.

DE SOR

Ah ! ah ! la surprise pourrait être un peu plus secrète. Mais n'importe, je me tairai.

Scène VIII

Les mêmes, madame d'Ivry.

MADAME D'IVRY, tendant à de Sor une main
que celui-ci baise respectueusement

Bonjour, cher maître !

DE SOR

Madame...

MADAME D'IVRY

Vous permettez que je dise un mot à Mathilde, n'est-ce pas ?...

DE SOR

Comment donc !

(Madame d'Ivry va à Mathilde et lui parle tout bas.
Mathilde répond tout bas aussi. De Sor les regarde.)

MADAME D'IVRY, haut

Vraiment ?

MATHILDE, de même

Oui.

MADAME D'IVRY

Mais, alors...

(Elle parle bas à Mathilde.)

MATHILDE, haut

À l'instant même.

MADAME D'IVRY, de même

Et moi qui...

(Elle parle bas.)

MATHILDE, haut

En ce cas, il n'y a pas une minute à perdre.

MADAME D'IVRY, de même

Je crois bien !

MATHILDE, de même

Alors, je cours...

(Elle sort par la porte à droite.)

MADAME D'IVRY

Et moi, de mon côté... (À de Sor.) Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

(Elle sort par la porte du fond.)

Les deux sorties doivent être vives.)

Scène IX

De Sor, seul.

Certainement que j'excuse, puisque je ne puis faire autrement. J'avoue cependant que je voudrais bien avoir la clef de tout ce remue-ménage... Peut-être serait-il discret à moi de me retirer... Mais, dans la situation, ce serait refuser le combat. Attendons, et munissons-nous d'une arme quelconque. (Il prend un journal.) Les *Petites Affiches*. On ne m'accusera pas d'avoir choisi une arme offensive.

Scène X

De Sor, madame d'Ivry.

MADAME D'IVRY

Vous lisiez ?

DE SOR

C'est-à-dire que j'étais absorbé dans ma lecture, comme vous voyez.

MADAME D'IVRY

Et que lisiez-vous ?

DE SOR

Les *Petites Affiches*.

MADAME D'IVRY

Connaissez-vous une jolie maison de campagne à louer ?

DE SOR

Je ne connais qu'une chaumière.

MADAME D'IVRY

Et un cœur.

DE SOR

Seulement, le cœur n'est point à louer : il est à prendre.

MADAME D'IVRY

Depuis combien de temps ?

DE SOR

Depuis cinq ans... Hélas !

MADAME D'IVRY, pensive

Cinq ans !... il y a déjà cinq ans ?

DE SOR

Cela vous paraît court, à vous.

MADAME D'IVRY

Non... Mais savez-vous que cela me vieillit fort ? (Elle soupire.)
Il y a cinq ans !...

DE SOR

Eh bien ?

MADAME D'IVRY

J'étais jeune.

DE SOR

Croyez-moi si vous voulez, mais vous êtes bien plus jeune aujourd'hui.

MADAME D'IVRY

Combien vous faut-il pour ce compliment-là ?

DE SOR

Oh ! ne vous mettez pas à me payer mes compliments, je vous ruinerais...

MADAME D'IVRY

Et votre peu de succès, depuis cinq ans, ne vous décourage pas ?

DE SOR

Chère amie, je suis comme les joueurs qui, immédiatement après le plaisir de gagner, mettent celui de perdre.

MADAME D'IVRY

Savez-vous que vous pouvez perdre pendant cinq ans encore ?...

DE SOR

Mon amour est assez grand pour en courir la chance.

MADAME D'IVRY

Mais, dix ans ! c'est la durée du siège de Troie !

DE SOR

Prenez garde ! vous allez me donner de l'espoir... La dixième année, Troie s'est rendue... Prenons date, et dites-moi le quantième du mois.

MADAME D'IVRY

Le quantième du mois ?... Est-ce que je sais cela, moi ? C'est comme si je vous demandais d'où vient le vent...

DE SOR

Je vous dirais qu'il vient du sud-est... de l'Italie, de Florence... de Florence où je vous ai vue pour la première fois ; c'était le 15 mai 1842.

MADAME D'IVRY

Et nous sommes aujourd'hui... ?

DE SOR

Le 29 novembre 1847.

MADAME D'IVRY

Quelle mémoire !

DE SOR

Il faut bien que j'en aie pour nous deux.

MADAME D'IVRY

Allons, je vois qu'il est miséricordieux de vous ôter tout espoir...

DE SOR

Je vous préviens que vous aurez beau faire, vous n'y parviendrez pas.

MADAME D'IVRY

Quel esprit entêté !...

DE SOR

Ce n'est point l'esprit que j'ai en tête, c'est le cœur.

MADAME D'IVRY

Cependant, mon pauvre ami, si je vous dis...

DE SOR

Oh ! dites ce que vous voudrez.

MADAME D'IVRY

Si je vous dis que Maurice...

DE SOR

Ah ! bon !... nous allons parler du capitaine ; car je crois qu'il est capitaine, ce monsieur ?

MADAME D'IVRY

De la dernière promotion... Je vous ai envoyé *le Moniteur*...

DE SOR

Et j'ai été on ne peut plus sensible à l'attention... Maudit capitaine !...

MADAME D'IVRY

Comment, maudit capitaine ?

DE SOR

Sans doute, puisque c'est officiel, je n'hésite plus à lui donner son titre... Je répète donc : maudit capitaine !

MADAME D'IVRY

Que vous a-t-il fait ? Voyons...

DE SOR

Comment, ce qu'il m'a fait ? Il m'a pris votre cœur !

MADAME D'IVRY

Il ne vous a rien pris du tout, puisque je l'aime depuis sept

ans, tandis que vous...

DE SOR

Oh ! achevez !

MADAME D'IVRY

Tandis que vous, il n'y a que cinq ans que je ne vous aime pas... Vous n'avez donc aucune raison de le haïr.

DE SOR

Je hais naturellement les gens de guerre.

MADAME D'IVRY

Jalousie de métier.

DE SOR

Oh ! par exemple ! moi, avocat... c'est-à-dire homme de paix par excellence...

MADAME D'IVRY

Vous homme de paix ?... vous qui ne cherchez qu'à faire guerroyer les familles ?

DE SOR

Que voulez-vous ! il faut bien que tout le monde vive.

MADAME D'IVRY

Alors, laissez vivre mon capitaine.

DE SOR

Non.

MADAME D'IVRY

Pourquoi ?

DE SOR

Parce qu'il est indigne de vivre.

MADAME D'IVRY

Attendu ?...

DE SOR

Attendu que, depuis cinq ans, il me fait mourir.

MADAME D'IVRY

À petit feu ?

DE SOR

À petit feu ou à grand feu ; qu'importe le genre de mort, du moment que l'on meurt !

MADAME D'IVRY

Convenez que, pour un homme qui meurt depuis cinq ans, vous avez assez bonne mine.

DE SOR

C'est mon ombre qui a cette mine-là, ce n'est pas moi.

MADAME D'IVRY

Comment, ce n'est pas vous ?

DE SOR

Non, je n'y suis pour rien.

MADAME D'IVRY

Eh bien, je consens à vous croire et vous permets de mourir ainsi pour moi aussi longtemps que vous voudrez, à la condition que vous me laisserez vivre pour lui.

DE SOR

Jamais !

MADAME D'IVRY

Comment, jamais ? Il faudra pourtant vous y accoutumer.

DE SOR

Donnez-moi du temps, au moins.

MADAME D'IVRY

Jusqu'ici, j'ai été de bonne composition, vous l'avouerez.

DE SOR

Je crois bien ! vous êtes le débiteur, et je suis le créancier...
Du temps, je le répète... Je veux du temps.

MADAME D'IVRY

Impossible !

DE SOR

Voyons, expliquez-vous.

MADAME D'IVRY

Je n'ose.

DE SOR

Antonine, vous m'effrayez !

MADAME D'IVRY

Du courage !

DE SOR

Il est arrivé ?

MADAME D'IVRY

Non ; mais si je vous disais qu'il arrive demain, que répondriez-vous ?

DE SOR

Rien. Seulement, je profiterais de la nuit.

MADAME D'IVRY

Pour quoi faire ?

DE SOR

Pour mourir de douleur.

MADAME D'IVRY

Alors, à partir de demain matin, vous êtes un homme mort.

DE SOR

Ah ! voilà donc pourquoi on mettait des bougies dans les candélabres ! voilà donc pourquoi on mettait des fleurs dans les potiches ! voilà donc pourquoi on mettait la pendule à l'heure du chemin de fer de Lyon ! voilà donc pourquoi on mettait le piano d'accord ! Jouerait-il du piano, par hasard, votre capitaine ?

MADAME D'IVRY

Il y est de première force.

DE SOR

Il ne lui manquait plus que cela ! Je le détestais, je l'exècre... Adieu, madame.

MADAME D'IVRY

Où allez-vous ?

DE SOR

Devant moi, jusqu'à la rivière... Après ? Je ne saurais vous le dire.

(Il s'avance vers la porte.)

MADAME D'IVRY

Paul !

DE SOR, s'arrêtant

Allons, bon ! voilà que vous m'appellez pour la première fois par mon petit nom.

MADAME D'IVRY, souriant

Mon ami, si vous êtes véritablement déterminé à mourir...

DE SOR

Je le suis.

MADAME D'IVRY

En ce cas, l'heure de votre trépas doit vous être indifférente, et vous ne me refuserez pas de passer avec moi vos derniers moments.

DE SOR, se rasseyant

Oh ! Antonine !

MADAME D'IVRY

Il n'arrive que demain.

DE SOR

Le matin ou le soir ?

MADAME D'IVRY

Le matin... C'est l'heure à laquelle vous ne venez jamais, que vous importe ?

DE SOR fait un mouvement pour se lever

Non !

MADAME D'IVRY

Voyons, si vous m'aimez...

DE SOR

Si je vous aime !

MADAME D'IVRY

Restez.... Un homme qui va entreprendre un voyage de long cours a besoin de toutes ses forces.

DE SOR

Vous plaisantez, Antonine.

MADAME D'IVRY

Mais sans doute, je plaisante.

DE SOR

Avec ma mort !

MADAME D'IVRY

Vous savez que je n'en crois pas un mot, de votre mort.

DE SOR

Eh bien, demain, vous y croirez, Antonine.

MADAME D'IVRY

Je vous préviens que si vous me faites un tour pareil, je ne vous revois de ma vie. Voyons, causons raison, mon ami.

DE SOR

La belle proposition à faire à un homme que l'on rend fou.

MADAME D'IVRY

Asseyez-vous là...

DE SOR

Je ne m'assieds pas, je tombe.

MADAME D'IVRY

Soit. Maintenant, puisque vous avez si bonne mémoire... rappelez-vous le passé.

DE SOR

Ah ! madame, si vous saviez le latin !

MADAME D'IVRY

Que me diriez-vous ?

DE SOR

Je vous dirais : *Infandum, regina...* Vous ne savez peut-être pas le latin ?..

MADAME D'IVRY

Vous me rappeliez tout à l'heure le jour où vous m'avez vue pour la première fois. Qu'étais-je alors pour vous ?

DE SOR

Vous étiez, comme aujourd'hui, la plus adorable de toutes les femmes.

MADAME D'IVRY

Je vous préviens que si vous me faites encore un compliment, un seul, entendez-vous bien ? je vous envoie à la rivière... Eh bien, lorsque je vous vis pour la première fois, j'étais mariée, n'est-ce pas ?

DE SOR

Hélas ! oui.

MADAME D'IVRY

Mon mari, qui m'avait épousée malgré moi, à l'âge de seize ans, avait trouvé plaisant de faire je ne sais quel procès à mon père pour le remercier d'avoir forcé mon inclination. Vous vous trouvâtes là, juste à point, pour envenimer la querelle et pour enflammer les combattants.

DE SOR

Que voulez-vous, madame ! je vous aimais déjà.

MADAME D'IVRY

Ces malheureux avocats ! ils ont réponse à tout. Vous fîtes la conquête de mon père, et, grâce à vous, au bout de six mois, j'étais séparée de corps et de bien de M. d'Ivry.

DE SOR

Et vous m'en voulez pour cela ?

MADAME D'IVRY

Au contraire. Je vous en ai une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec votre vie. Voilà pourquoi je veux que vous la prolongiez de quelques instants encore.

DE SOR

Oh ! Antonine, pouvez-vous me torturer si cruellement !

MADAME D'IVRY

Bon ! voilà que je le torture, à présent !... Mais on ne sait par où vous toucher. Comment ! je veux faire défiler devant vous, comme ces riants paysages de l'Arno au milieu desquels vous m'avez vue pour la première fois, les plus belles fleurs de ma jeunesse ; je vous rappelle les premières heures de joie que vous m'avez données, heures dont j'ai gardé le plus reconnaissant souvenir, et vous appelez cela une cruelle torture ! Tenez, vous êtes un ingrat, un esprit chagrin, mi-mourant, maussade ; allez-vous-en à la rivière !

DE SOR

Continuez, Antonine ; et ne parlez pas avec une pareille légèreté d'un sujet qui me brise le cœur.

MADAME D'IVRY

Alors, tenez-vous bien... Sur votre demande, je passe au

sérieux. J'ai été élevée, vous le savez, avec mon cousin Maurice. Nous sommes du même âge, à peu près. Il a, je crois, un an ou deux de plus que moi, voilà tout. Dès notre enfance, nous nous aimions, et mon père m'eût laissée devenir sa femme s'il n'eût trouvé que Maurice était trop jeune pour moi...

DE SOR

C'était un homme de grand sens que monsieur votre père. Il faut qu'un mari ait au moins dix ans de plus que sa femme.

MADAME D'IVRY

C'est justement l'affaire de Maurice.

DE SOR

Comment ! à l'instant même, vous venez de me dire qu'il n'avait qu'un an ou deux de plus que vous.

MADAME D'IVRY

Lorsqu'il est parti pour l'Algérie... Mais voilà cinq ans qu'il y est, et vous savez que les années de campagne comptent double.

DE SOR

C'est vous qui avez réponse à tout. Seulement, vos réponses sont mauvaises.

MADAME D'IVRY

Vous parlez de désespoir : c'était Maurice qu'il fallait voir lorsqu'il dut renoncer à moi ! Il voulait se tuer.

DE SOR

Et moi, que voulais-je donc faire tout à l'heure ?

MADAME D'IVRY

Eh bien, il ne se tua pas, et fit bien, comme vous voyez. Il entra à Saint-Cyr, et, deux ans après, partit pour l'Afrique. Pendant tout le temps que vécut M. d'Ivry, même après notre séparation, vous savez, vous qui ne m'avez pas perdue de vue un seul instant, si j'ai observé les strictes lois de la fidélité conjugale.

DE SOR

Oh ! vous avez bien écrit de temps en temps à M. Maurice que vous l'aimiez.

MADAME D'IVRY

Vous me croirez si vous voulez, mon ami, je vous certifie que

Maurice n'a jamais reçu d'autre lettre de moi que celle où je lui annonçais la mort de mon mari, et où je lui disais de revenir dans un an. Sans cette lettre, il ne connaîtrait pas même mon écriture.

DE SOR

Vraiment ! et, pendant ces sept années, vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?

MADAME D'IVRY

Oh ! si je disais cela, je mentirais, et je ne veux pas mentir. Mathilde, qu'il appelle sa petite sœur, était en correspondance avec lui, et m'en donnait de ses nouvelles.

DE SOR

Voyez-vous ce petit serpent !

MADAME D'IVRY

Eh bien, tout cela, que je vous ai dit, ou à peu près, le jour même où vous m'avez parlé de votre amour, je vous le répète aujourd'hui, et j'ajoute que je vous aime autant qu'on peut aimer un homme...

DE SOR

Que l'on n'aime pas.

MADAME D'IVRY

Mais que l'on estime à ce point qu'on voudrait trouver l'occasion de se jeter au feu pour lui !...

DE SOR

Comment faut-il donc être pour être aimé de vous ?

MADAME D'IVRY

Comme est Maurice.

DE SOR

Et comment est M. Maurice ?

MADAME D'IVRY

Maurice a vingt-quatre ans ; il est blond, mince, pâle, doux, poétique. Je me rappelle qu'un jour, il s'était habillé d'une de mes robes et avait l'air d'un enfant.

DE SOR

Allons, je vois bien que je ne saurais lutter contre tant d'avantages.

MADAME D'IVRY

Eh ! mon Dieu, ce n'est point cela ; mais vous connaissez l'influence des premiers souvenirs. Est-ce ma faute, cher ami, si, dans ce capitaine que vous maudissez, je vois, moi, le frère de mon enfance, le compagnon de ma jeunesse ?... Hélas ! on ne fait qu'un rêve dans sa vie.

DE SOR

À qui le dites-vous ?

MADAME D'IVRY

Eh bien, est-ce ma faute, mon ami, si, quand je prononce le nom de Maurice, tout tressaille en moi ? est-ce ma faute si le passé déroule devant mes yeux ses images roses ? est-ce ma faute si je revois, seule et en imagination, les objets que j'ai vus avec lui en réalité ? C'est le petit enclos de Normandie où nos pères, fils alors, s'arrêtaient au milieu de leurs jeux pour écouter l'écho de nos grandes batailles ; c'est le pommier d'avril, dont le vent du sud éparpillait les fleurs étoilées qui retombaient en neige sur nos têtes ; c'est le ruisseau traversant la prairie tout bordé d'une frange de myosotis et de pâquerettes, et apprenant à ses rives le murmure dont la source, sa mère, l'avait bercé ; c'est le village natal, avec sa cloche sonore, qui nous appelle trois fois dans notre vie, au baptême, au mariage et au tombeau ; c'est enfin tout ce que l'on a vu, entendu, respiré, senti, aimé, espéré ensemble. Voilà ce que rappelle un compagnon d'enfance, mon pauvre ami ; voilà ce que vous me demandez d'oublier.

DE SOR

Oui, je comprends que c'est impossible.

MADAME D'IVRY

Et remarquez qu'en parlant de Maurice, je n'ai fait qu'effleurer ses qualités.

DE SOR

Merci !

MADAME D'IVRY

Quand vous le verrez, vous lui rendrez justice.

DE SOR

C'est possible.

MADAME D'IVRY

Je dis plus : quand vous le connaîtrez, vous l'aimerez.

DE SOR

Oh ! pour cela, jamais !

MADAME D'IVRY

Si, car vous aimez les poètes.

DE SOR

Moi ?

MADAME D'IVRY

Vous êtes poète vous-même, sans en avoir l'air.

DE SOR

Bon ! il ne vous manque plus que de me calomnier.

MADAME D'IVRY

Eh bien, vous verrez en lui un vrai poète, un véritable héros de roman, un chevalier de ballade, un prince des contes de fées, et, par-dessus tout, un musicien achevé.

DE SOR

Vraiment!

MADAME D'IVRY

C'est lui qui m'a initiée aux mystères de la grande musique. Jamais je n'eusse trouvé seule le secret des œuvres de Beethoven, de Mozart, de Weber, d'Haydn : la musique est une langue comme une autre.

DE SOR

Plus belle qu'une autre ; seulement, il y a tant de gens qui l'écorchent.

MADAME D'IVRY

Tenez, un morceau qui nous était sympathique entre tous, c'était *l'Invitation à la valse*, de Weber... C'était tout un poème dont chaque note avait pour nous l'harmonie d'une parole d'amour. Maurice arrivait d'habitude à cette heure-ci, j'étais au piano... l'attendant. (Elle se lève et va au piano.) Je laissais errer machinalement mes doigts sur le clavier en pensant à lui ; bientôt,

après quelques accords pareils à une volée d'oiseaux, les premières notes s'échappaient de mes doigts... (Elle continue en sourdine.) Quand j'en étais à cette phrase, il arrivait sans bruit.

Scène XI

Les mêmes, Maurice, en officier, apparaît au fond,
conduit par Pierre, qu'il renvoie.

MADAME D'IVRY, continuant

Il faisait quelques pas derrière moi ; je ne le voyais pas, je ne l'entendais pas, mais je le sentais venir. (L'officier s'avance silencieusement.) Quand je frappais cet accord, il était juste à mes côtés... Alors, il approchait son visage de ma tête... Je sentais son souffle frissonner dans mes cheveux, et, avec une voix d'une douceur angélique, il murmurait : « Antonine ! chère Antonine ! »

MAURICE, qui a suivi les indications de madame
d'Ivry, dit, mais avec une voix de basse-taille

Antonine ! chère Antonine !

MADAME D'IVRY, effrayée

Ah ! mon Dieu !

(Elle se recule.)

MAURICE, la retenant dans ses bras

Antonine !

MADAME D'IVRY, voyant les moustaches
et la figure hâlée de Maurice

Au secours !

MAURICE

Comment, au secours ? Mais c'est moi !

MADAME D'IVRY

Vous ! qui vous ?

MAURICE

Moi, Maurice ; vous ne me reconnaissez pas ?

MADAME D'IVRY

Oh ! excusez-moi, mon ami ! si fait, je vous reconnais ; mais vous êtes... tant... vous êtes si...

MAURICE

Achevez...

MADAME D'IVRY

Non, rien... Je voulais dire que je ne vous attendais que demain.

MAURICE

Oui, chère amie, je vous l'avais écrit ainsi, c'est vrai ; mais les vents et les flots ont été d'accord avec mon amour. J'ai fait la traversée en cinquante heures ; de sorte que j'ai pu prendre le chemin de fer de onze heures du soir, au lieu de celui de sept heures du matin. (Il déboucle son sabre et le pose avec son képy sur un fauteuil.) Là ! maintenant, laissez-moi vous regarder.

DE SOR, s'avançant

Pardon, monsieur, mais permettez-moi d'abord de prendre congé de madame ; moi parti, vous aurez le loisir de la regarder tout à votre aise...

MAURICE

Ah ! monsieur, c'est à moi de vous demander pardon. J'étais si préoccupé de ma belle cousine, que je ne vous avais pas vu.

DE SOR

Si vous saviez comme je comprends cela, et comme je vous pardonne !

MADAME D'IVRY, avec une certaine crainte

Vous vous retirez, mon ami ?

DE SOR

Dame, je le demande à vous-même, que voulez-vous que je fasse là ?... Adieu, Antonine. (Bas.) Je vous laisse avec le héros de roman, avec le chevalier de la ballade, avec le prince des contes de fées.

MADAME D'IVRY, honteuse

Et... vous reverra-t-on demain ?

DE SOR

Il y a dix minutes, je vous eusse dit *non*.

MADAME D'IVRY

Et maintenant ?

DE SOR

Je dis *peut-être*. (Fausse sortie.) À propos, si vous avez besoin de moi pour une consultation quelconque, vous savez qu'à quelle heure que ce soit, madame, je suis à votre disposition.

(Il sort.)

Scène XII

Maurice, madame d'Ivry.

MAURICE, regardant s'éloigner M. de Sor

Quel est donc ce monsieur qui s'éloigne avec un air tout contrarié, chère Antonine ?

MADAME D'IVRY

C'est M. de Sor.

MAURICE

Qu'est-ce que c'est que cela, M. de Sor ?

MADAME D'IVRY

Vous demandez ce que c'est que M. de Sor ?

MAURICE

Sans doute.

MADAME D'IVRY

Comment ! vous ne connaissez pas un de nos plus célèbres avocats ?

MAURICE

Vous le savez, chère Antonine, nous autres officiers, nous avons peu de sympathie pour ces messieurs.

MADAME D'IVRY

Allons, il paraît que c'est réciproque. Eh bien, pour vous faire, en faveur de celui-là du moins, renoncer à vos préjugés, je n'aurai qu'un mot à dire.

MAURICE

Dites.

MADAME D'IVRY

C'est le conseil qui m'a dirigée dans mon procès en séparation avec M. d'Ivry.

MAURICE

Oh ! le digne homme !

MADAME D'IVRY

Est-ce tout ce que vous aviez de questions à me faire ?

MAURICE

Mais oui.

MADAME D'IVRY

Alors, maintenant que votre curiosité est satisfaite, j'espère que vous allez me demander des nouvelles de ma santé.

MAURICE

Chère cousine, votre santé, mais elle me paraît florissante.

MADAME D'IVRY

C'est bien heureux !

MAURICE

Savez-vous que vous êtes belle à ravir ?

MADAME D'IVRY

Oh ! ne me dites pas cela ; vous auriez l'air d'être l'écho de M. de Sor.

MAURICE

Comment ! M. de Sor vous dit que vous êtes belle ?

MADAME D'IVRY

Connaissez-vous un article du Code qui le lui défende ?

MAURICE

Mais je le lui défendrai, moi.

MADAME D'IVRY

Oh ! voyez-vous M. l'officier, avec son grand sabre !

MAURICE

Je veux bien que tout le monde vous trouve belle, chère Antonine ; mais je ne veux pas qu'on vous le dise.

MADAME D'IVRY

Vous ne voulez pas ?

MAURICE

Non.

MADAME D'IVRY

Il y a cependant quelqu'un qui me le dira malgré vous.

MAURICE

Qui cela ?

MADAME D'IVRY

Mon miroir.

MAURICE

Seriez-vous coquette, Antonine ?

MADAME D'IVRY

Non. Seulement, je crois que je l'ai toujours été un peu...

MAURICE

Hum ! c'est drôle.

MADAME D'IVRY

Quoi ?

MAURICE

Rien. (Après une pause.) Savez-vous que je ne vous ai pas encore embrassée ?

MADAME D'IVRY

Vous vous en apercevez ? Vous êtes bien bon, monsieur l'officier.

MAURICE, l'embrassant

Chère Antonine !

MADAME D'IVRY

Cher Maurice !

MAURICE

Avouez que je suis arrivé au bon moment.

MADAME D'IVRY

Vous l'avez entendu, je parlais de vous.

MAURICE

Vous m'aimez donc toujours ?

MADAME D'IVRY

Oh ! l'aimable question !

MAURICE

Vous savez qu'il y a des questions que l'on ne fait que pour le plaisir d'entendre la réponse.

MADAME D'IVRY

À la bonne heure ! voilà qui est galant.

MAURICE

Ah çà ! mais vous croyez donc que l'on devient tout à fait sauvage là-bas ?

MADAME D'IVRY

Oh ! tout à fait, non !

MAURICE

Mais un peu.

MADAME D'IVRY

C'est ce dont nous jugerons.

MAURICE

Ce n'est point jugé déjà ?

MADAME D'IVRY

Non... Vous n'êtes encore que prévenu.

MAURICE

Que faudra-t-il faire, chère cousine, pour reconquérir mon brevet d'homme civilisé ?

MADAME D'IVRY

Il faudra, d'abord et avant tout, raccourcir un peu cette barbe-là.

MAURICE

Bon ! moi qui en étais si fier ! Savez-vous que j'ai la plus belle moustache de l'escadron ?

MADAME D'IVRY

Non, je ne le savais pas.

MAURICE

Antonine, je crois que vous vous moquez un peu de moi.

MADAME D'IVRY

Oh ! par exemple !

(Elle le regarde et rit.)

MAURICE

Eh bien, quoi ?

MADAME D'IVRY

Sans être trop curieux, Maurice...

MAURICE

Oh ! dites.

MADAME D'IVRY

Qu'avez-vous fait de cette charmante voix de ténor que je vous ai connue ?

MAURICE

Ah ! chère cousine, ne me demandez pas de ses nouvelles.

MADAME D'IVRY

Bon ! et la raison ?

MAURICE

Parce que, au fur et à mesure que j'ai monté en grade, il m'a fallu la troquer, d'abord contre une voix de baryton, et ensuite contre une voix de basse. Hélas ! je suis passé de Mario à Tamburini et de Tamburini...

MADAME D'IVRY

À Lablache ! et pourquoi cela ?

MAURICE

Le moyen de crier : « Escadron, quatre par quatre, en avant ! » avec une voix de ténor !

MADAME D'IVRY

Je comprends ; eh bien, au lieu de chanter *la Somnambule*, nous chanterons *Don Pasquale*.

MAURICE

Hélas ! chère Antonine, je ne chante plus.

MADAME D'IVRY

Vous ne chantez plus ?

MAURICE

Mais, pour chanter, il faut s'accompagner d'un instrument quelconque... et comment prendre un piano en croupe, dans une campagne de Kabylie ou de l'Atlas !

MADAME D'IVRY

Vous avez toujours raison... Vous ne voulez pas essayer le nôtre ? On vient justement de le mettre d'accord.

MAURICE, lui prenant la main

Chère Antonine !

MADAME D'IVRY

Eh bien ?

MAURICE

L'offre est tentante ; mais...

MADAME D'IVRY

Mais ?

MAURICE

C'est que je ne sais comment vous dire...

MADAME D'IVRY

Quoi ?

MAURICE

Ce que j'ai à vous dire, parbleu !

MADAME D'IVRY

Bah !

MAURICE

Ma foi, tant pis, je me risque, dût la chose achever de me
déconsidérer dans votre esprit.

MADAME D'IVRY

Ah ! mon Dieu, vous me faites trembler.

MAURICE

Dans mon empressement à vous revoir...

MADAME D'IVRY

Cela ne commence déjà pas si mal.

MAURICE

Je n'ai pris que le temps de poser mon bagage à l'hôtel.

MADAME D'IVRY

C'est très-bien, cela.

MAURICE

Et je suis venu directement ici.

MADAME D'IVRY

Tout cela n'est point si pénible à avouer, ce me semble.

MAURICE

Oui, mais le reste !

MADAME D'IVRY

Faites un effort.

MAURICE

Eh bien, Antonine...

MADAME D'IVRY

Eh bien, Maurice ?

MAURICE

Eh bien, littéralement, je meurs de faim.

MADAME D'IVRY

Ah ! par exemple ! je ne m'attendais pas au dénoûment.

(Elle rit.)

MAURICE

Vous trouvez cela risible, vous... vous que j'ai vue pleurer sur les malheurs d'Ugolin ? Eh bien, je vous déclare que la faim de ce digne citoyen de Florence n'était qu'un commencement d'appétit, comparée à la mienne.

MADAME D'IVRY

En vérité, vous me faites peur.

MAURICE

Je m'en suis déjà aperçu.

MADAME D'IVRY

C'était un pressentiment. (Maurice veut lui prendre la main.) Non pas ; vous ne m'approcherez que quand vous serez rassasié.

MAURICE

Vous me quittez, Antonine ?

MADAME D'IVRY

Je vais donner des ordres pour que l'on vous serve, monsieur l'ogre.

(Elle sort.)

Scène XIII

Maurice, seul.

Allons, j'ai eu beau prendre toute sorte de précautions, je n'ai pas manqué mon effet... À mon départ de France, les femmes mangeaient déjà très-peu... auraient-elles, en mon absence, pris l'habitude ne plus manger du tout ? C'est étrange ! d'après sa correspondance, je ne me figurais pas le moins du monde Antonine telle qu'elle est. Comme sept ans changent une femme, mon Dieu !

Scène XIV
Maurice, Mathilde.

MATHILDE, entr'ouvrant la porte

Peut-on entrer ?

MAURICE, se retournant et voyant Mathilde
Certainement que l'on peut entrer.

MATHILDE

Bonjour, Maurice !

MAURICE

Oh ! la jolie enfant ! Qui cela peut-il être ?

MATHILDE

Comment ! vous ne me reconnaissez pas ? Votre sœur !

MAURICE

Mathilde ?

MATHILDE

Oui, Mathilde.

MAURICE

Comment ! que j'ai laissée grande comme cela ?

MATHILDE

Je le crois bien ! j'avais douze ans quand vous êtes parti.

MAURICE

Ah ! chère Mathilde ! (Se reprenant.) Mademoiselle... mille pardons !

MATHILDE

Comment ! vous ne m'embrassez pas ?

MAURICE

Si fait... pardon... je n'osais...

(Il l'embrasse timidement.)

MATHILDE

Oh ! vous ne m'aimez plus.

MAURICE, la serrant contre son cœur

Chère enfant ! pouvez-vous dire cela !

MATHILDE

Vous seriez bien ingrat ; car moi, je vous aime toujours.

MAURICE

Vraiment ?

MATHILDE

Laissez-moi vous regarder... Oh ! comme vous êtes beau en uniforme, et comme les moustaches vous vont bien !...

MAURICE

Par ma foi ! je suis enchanté que ce soit votre avis.

MATHILDE

Pourquoi cela ?

MAURICE

Parce que ce n'est pas celui de votre sœur.

MATHILDE

Ma sœur ?

MAURICE

Veut que je coupe ma moustache... Condamnée à mort !...

MATHILDE

Oh ! quel dommage !

MAURICE

Et puis... (avec une voix d'une extrême douceur) est-ce que vous trouvez que j'ai une voix effrayante, Mathilde ?

MATHILDE

Effrayante ? Oh ! non.

MAURICE

Eh bien, en entendant ma voix, votre sœur s'est mise à crier au secours.

MATHILDE

Quel conte me faites-vous là ?

MAURICE

Ce n'est pas un conte, c'est une histoire.

MATHILDE

Vraiment... (Tout à coup.) Oh ! et moi qui ne vous demande pas, après que vous avez fait cent vingt lieues en chemin de fer, si vous avez besoin de prendre quelque chose !... Mais vous devez mourir de faim, pauvre cher Maurice !

MAURICE

C'est vous qui me le demandez ?

MATHILDE

Sans doute.

MAURICE

De sorte que si je mourais de faim en réalité, cela ne vous étonnerait pas ?

MATHILDE

Je trouverais cela bien naturel, au contraire ! moi qui ai si bon appétit.

MAURICE

Vous avez bon appétit ?

MATHILDE

Oui.

MAURICE

Mathilde, vous êtes un ange : laissez-moi vous embrasser encore.

MATHILDE

Oh ! tant que vous voudrez.

MAURICE

À la bonne heure ! voilà une adorable personne. (La retenant sur son cœur.) Dis-moi, petite sœur !... car, autrefois, je vous tutoyais, mademoiselle !

MATHILDE

Oh ! je m'en souviens. Et cela m'a fait bien de la peine tout à l'heure, quand je me suis aperçue que vous ne me tutoyiez plus.

MAURICE

Alors, tu permets ?

MATHILDE

Je crois bien !

MAURICE

Eh bien, je voulais te demander une chose.

MATHILDE

Laquelle ?

MAURICE

Crois-tu... ? Mais il ne faut pas me répondre avec complaisance ou crainte de me faire de la peine.

MATHILDE

Dites.

MAURICE

Crois-tu qu'Antonine m'aime toujours ?

MATHILDE

Oh ! méchant !

MAURICE

Là ! vraiment ! autant qu'avant mon départ ?

MATHILDE

Davantage !

MAURICE

C'est singulier.

MATHILDE

Comment, c'est singulier ?

MAURICE, avec un soupir

Oui.

MATHILDE

Ingrat ! Il ne s'est point passé un jour où elle n'ait parlé de vous... pas une heure où elle n'y ait pensé.

MAURICE

Vraiment !

MATHILDE

Depuis qu'elle sait votre arrivée, elle est folle de joie.

MAURICE

Tu es sûre ?

MATHILDE

Mais regarde donc autour de toi... Oh ! pardon, pardon, Maurice !

MAURICE, se rapprochant d'elle

Toi aussi, autrefois, ma petite Mathilde, tu me tutoyais.

MATHILDE

Oh ! oui, quand j'étais tout enfant ; mais aujourd'hui...

MAURICE

Oui, aujourd'hui que tu es une grande personne...

MATHILDE

Je n'oserais jamais... Que me disiez-vous donc ?

MAURICE

Le diable m'emporte si je m'en souviens !

MATHILDE

Ah ! j'y suis, moi : vous doutiez de l'amour d'Antonine, et je vous disais : « Regardez autour de vous. »

MAURICE

C'est-à-dire que vous me disiez : « Regarde autour de toi. »

MATHILDE

Eh bien, soit ! D'ailleurs, si je ne te tutoyais plus, je serais obligée de me reprendre trop souvent.

MAURICE

À la bonne heure !

MATHILDE

Je disais donc : Regarde autour de toi, Maurice ! Vois ces candélabres, ces fleurs, ces bougies ; on te préparait une fête.

MAURICE

Oui ; et moi, je suis venu bêtement douze heures trop tôt me jeter au milieu de ces préparatifs. Décidément, petite sœur, c'est moi qui suis un idiot.

Scène XV

Les mêmes, madame d'Ivry.

MADAME D'IVRY

Eh bien, voilà une jolie opinion que vous rapportez d'Afrique.

MATHILDE

Ah ! c'est toi, sœur... Tu sais qu'il meurt de faim, ce pauvre Maurice...

MADAME D'IVRY

Oui, je sais cela.

MATHILDE

Eh bien, maintenant que tu es là pour lui tenir compagnie, je

cours prévenir Rose.

MADAME D'IVRY

Oh ! j'y ai pourvu, sois tranquille. (À Maurice.) Monsieur, si vous voulez passer dans la salle à manger, Votre Vaillance est servie.

MATHILDE

Oh ! pas du tout... Dans la salle à manger, il mourra de froid... Depuis le dîner, le feu s'est éteint. Je vais faire apporter la table ici... Ne te dérange pas, Maurice.

MAURICE

Chère petite !

MATHILDE, à sa sœur

N'est-ce pas que c'est bon, de revoir les gens que l'on aime... quand on a été séparé d'eux pendant sept ans ?

(Elle sort.)

Scène XVI

Madame d'Ivry, Maurice.

MAURICE

Mais savez-vous qu'elle est charmante, Mathilde ?

MADAME D'IVRY

Vous vous en êtes aperçu ?

MAURICE

Je crois bien !... Il ne faut pas la regarder à deux fois pour cela... Ah ! elle n'est pas comme vous, chère Antonine.

MADAME D'IVRY

C'est-à-dire que je ne suis pas charmante ?

MAURICE

Oh ! vous ne pouvez supposer que c'est cela que j'aie voulu dire.

MADAME D'IVRY

Expliquez-vous.

MAURICE

Je veux dire qu'elle n'exige pas que je coupe ma barbe, elle.

MADAME D'IVRY

Pardon... mais si vous y tenez tant, il faut la garder.

MAURICE

Elle ne me reproche pas d'avoir une voix de basse...

MADAME D'IVRY

Je ne vous le reproche pas, je le constate.

MAURICE

Et c'est elle qui, la première, m'a demandé si j'avais faim.

MADAME D'IVRY

Attention qui vous a profondément touché ?

MAURICE

Qui m'a attendri jusqu'aux larmes.

Scène XVII

Les mêmes, Pierre et Rose, apportant une table toute servie.

PIERRE

Sauf votre respect, madame, c'est mademoiselle Mathilde qui nous a dit d'apporter ici cette table.

MADAME D'IVRY

C'est bien. (À Maurice.) Où voulez-vous poser votre tente, monseigneur ?

MAURICE

Où vous voudrez... Je n'ai point de préférence : chez vous, tout m'est vous.

MADAME D'IVRY, à part

Il a des lueurs. (Aux domestiques.) Ici. (À Maurice, en lui approchant une chaise.) Asseyez-vous.

(Maurice regarde autour de lui.)

ROSE

Monsieur cherche mademoiselle Mathilde ? Elle est descendue à la cuisine.

MADAME D'IVRY

Mathilde à la cuisine ! et pour quoi faire ?

ROSE

Elle prétend que M. Maurice, arrivant de l'Algérie, ne doit

aimer que le café à la turque, et elle a appris à le préparer de cette façon-là pour monsieur.

MADAME D'IVRY

C'est bien, allez. Monsieur sonnera quand il aura besoin de quelque chose.

Scène XVIII

Maurice, madame d'Ivry.

MAURICE

Mais c'est une fée que ma chère petite sœur !

MADAME D'IVRY

Et l'on aime les fées ?

MAURICE

C'est-à-dire que, quand elles sont secourables, on les adore.

MADAME D'IVRY

Et Mathilde vous a secouru ?

MAURICE

Oui.

MADAME D'IVRY

Dans un danger ?

MAURICE

Bien pis que cela, dans un doute. Le danger, j'y suis habitué ; le doute, c'était pour moi chose nouvelle.

MADAME D'IVRY

Vous doutiez... Et de quoi ?

MAURICE

J'étais dans un désert : je doutais du chant des oiseaux, de la verdure des arbres, du murmure du ruisseau ; je doutais du bonheur, de la fidélité, de l'amour. Mathilde, d'un coup de baguette, a changé le désert en un jardin enchanté, et j'ai cru de nouveau à tout ce dont je doutais.

MADAME D'IVRY

Et Mathilde ?

MAURICE

M'a rassuré, chère Antoinette.

MADAME D'IVRY

Comment cela ?

MAURICE

En me disant que vous parliez de moi tous les jours, que vous pensiez à moi à toute heure.

MADAME D'IVRY

Elle vous a dit cela, la chère enfant ?

MAURICE

Oui.

MADAME D'IVRY

Elle ne vous a dit que la vérité, Maurice.

MAURICE

Soit !... mais j'avais grand besoin de l'entendre.

MADAME D'IVRY

Malgré ma promesse, au moment du départ...

MAURICE

Je dirai bien plus : malgré vos lettres depuis que je suis parti...

MADAME D'IVRY

Pardon... malgré mes lettres ?...

MAURICE

Oui, en arrivant ici, vous savez, chère Antonine, ou plutôt vous ne savez pas, attendu que vous êtes la perfection en personne ; mais il y a des choses qui... il y a des moments où... Enfin, je suis arrivé dans un mauvais moment.

MADAME D'IVRY

Vous vous trompez, Maurice... Il n'y a pas de mauvais moment pour celui qui est attendu comme je vous attendais.

MAURICE

Chère Antonine !

(Il se remet à manger.)

MADAME D'IVRY

Seulement, permettez...

MAURICE

Quoi ?

MADAME D'IVRY

Vous avez parlé de lettres...

MAURICE

Sans doute.

MADAME D'IVRY

De quelles lettres ?

MAURICE

Mais des vôtres.

MADAME D'IVRY

Des miennes ?

MAURICE

Oui... Ah çà ! mais... est-ce que je me trompe de langue ? est-ce qu'en croyant vous parler français, je vous parlerais arabe, par hasard ?

MADAME D'IVRY

À peu près.

MAURICE

Enfin !...

(Il se remet à manger.)

MADAME D'IVRY

Mais non, je demande l'explication de cela.

MAURICE

Mais de quoi ?

MADAME D'IVRY

Vous avez dit : « Malgré mes lettres... »

MAURICE

J'ai dit : *malgré mes lettres*, attendu, chère Antonine, que j'ai la prétention de croire que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

MADAME D'IVRY

Oui, une fois.

MAURICE

Une fois ?

MADAME D'IVRY

Une fois, pour vous dire que j'étais libre, que je vous aimais

toujours, et que, fidèle à ma promesse, je vous attendais. N'avez-vous pas reçu ma lettre ?

MAURICE

Si fait !... Mais, quoiqu'elle m'apportât une excellente nouvelle, elle ne m'a point fait oublier les autres.

MADAME D'IVRY

Les autres !... Mais qu'entendez-vous par les autres ?

MAURICE

Écoutez, j'ai encore bien faim, Antonine ; un homme plus prudent que moi attendrait peut-être la fin du souper pour entamer avec vous une discussion de cette importance. Mais la vérité est là, et elle me force de vous dire...

MADAME D'IVRY

Oh ! dites, dites !

MAURICE

Que ce n'est point *une* lettre que vous m'avez écrite, mais cent, mais deux cents, mais cinq cents lettres !

MADAME D'IVRY

Moi ?

MAURICE

Et ce n'était point de trop. C'est-à-dire, chère Antonine, que vos lettres ont été ma vie, là-bas... Comment aurais-je pu exister sans nouvelles de vous ? Oh ! j'aurais cru que vous ne m'aimiez plus, je me serais fait tuer cent fois.

MADAME D'IVRY

Et ce sont mes lettres qui vous ont sauvé la vie ?

MAURICE

Littéralement...

MADAME D'IVRY

Eh bien, mon cher Maurice, c'est cruel, c'est affreux, c'est abominable, c'est féroce à dire, mais, je vous le répète, malgré la menace que vous m'avez faite en partant, je ne vous écrivais pas... et comme j'étais la femme d'un autre... que cet autre a vécu, je ne vous ai pas écrit.

MAURICE

Ah ! voilà qui est fort, par exemple !

MADAME D'IVRY

M. d'Ivry mort, vous avez, comme une simple connaissance, reçu la nouvelle de sa mort. Le temps du deuil écoulé... seulement alors, je vous ai écrit une lettre ; cette lettre, c'est la première, c'est la dernière, c'est la seule.

MAURICE

Mais je vous dis que j'en ai cinq cents lettres de vous, chère Antonine.

MADAME D'IVRY

Et moi, je vous dis que vous êtes fou, cher Maurice.

MAURICE

Fou !... Je suis si peu fou, que j'ai acheté un charmant coffre arabe pour les mettre, les lettres ; avec l'intention, bien entendu, de garder les lettres, mais de vous donner le coffre.

MADAME D'IVRY

Je vous suis bien reconnaissante de l'intention. Mais faites-moi un plaisir...

MAURICE

Bien volontiers... Lequel ?

MADAME D'IVRY

Montrez-moi ces lettres...

MAURICE

Vous comprenez bien, chère Antonine, que, si précieuses qu'elles soient, je n'ai pas sur moi cinq cents lettres de vous.

MADAME D'IVRY

Alors, où sont-elles ?

MAURICE

À l'hôtel, pardieu !... dans leur coffre.

MADAME D'IVRY

Eh bien, je vous avoue que je serais curieuse de les voir.

MAURICE

L'hôtel n'est qu'à cent pas... Je vais les chercher.

MADAME D'IVRY

Désespérée de vous déranger au milieu de votre repas, mais j'accepte.

MAURICE

Ah ! par exemple !...

MADAME D'IVRY

Vous persistez ?

MAURICE

Je crois bien que je persiste !

MADAME D'IVRY

Allez-y, alors.

MAURICE

Oh ! je n'y vais pas, j'y cours !

Scène XIX

Les mêmes, Mathilde, apportant le café sur un plateau.

MATHILDE

Là !... voilà ton café, Maurice ; sois tranquille, il est bien chaud.

MAURICE

Ah ! il s'agit bien de mon café !

(Il sort.)

Scène XX

Mathilde, madame d'Ivry.

MATHILDE, déposant le plateau sur la table

De quoi s'agit-il donc ?

MADAME D'IVRY

C'est-à-dire que c'est incroyable !

MATHILDE

Quoi ?

MADAME D'IVRY

Oh ! j'en pleurerais de rage.

MATHILDE

Ma sœur !

MADAME D'IVRY

Oser me soutenir cela en face !

MATHILDE

Que t'a-t-il donc soutenu ?...

MADAME D'IVRY

Que je lui écrivais toutes les semaines... Comprends-tu cela ?

MATHILDE, à part

Mon Dieu !

MADAME D'IVRY

Qu'il a reçu cinq cents lettres de moi !

MATHILDE, de même

Oh !

MADAME D'IVRY

Je l'ai mis au défi !

MATHILDE

Eh bien ?

MADAME D'IVRY

Il est allé les chercher à l'hôtel.

MATHILDE

On sonne.

MADAME D'IVRY

Est-ce déjà lui ?

MATHILDE, à part

Que faire ?

DE SOR, dans la coulisse

C'est inutile, Pierre ; vous savez que je suis de la maison, moi.

MADAME D'IVRY et MATHILDE

M. de Sor !

Scène XXI

Les mêmes, de Sor.

MADAME D'IVRY

Entrez, entrez !

DE SOR

Je puis... ?

MADAME D'IVRY

Certainement. Vous êtes le bienvenu, même.

DE SOR

Pardon, mais j'étais à la fenêtre, je prenais l'air... Il y a des moments où l'on a besoin de prendre l'air.

MADAME D'IVRY

Je le crois bien, j'étouffe !

DE SOR

J'ai vu, au clair de la lune, passer M. Maurice, sans képy, le visage bouleversé, courant comme un fou ; alors, je me suis dit : « On ne court ainsi, nu-tête, à une pareille heure, que pour aller chercher un médecin. Il faut qu'il soit arrivé quelque accident à madame d'Ivry ! » Et je suis accouru.

MADAME D'IVRY

Sans chapeau aussi ?

DE SOR

Ma foi, oui, c'est vrai.

MATHILDE

Antonine ?

MADAME D'IVRY

Quoi ?

MATHILDE

Maurice va revenir.

MADAME D'IVRY

Sans doute.

MATHILDE

Mais dans l'état d'exaltation où il est...

MADAME D'IVRY

D'exaltation ! Monsieur s'exalte ? C'est charmant !

MATHILDE

S'il voit M. de Sor ici.

MADAME D'IVRY

Oh ! par exemple ! il me semble que je suis bien maîtresse de recevoir chez moi qui je veux.

MATHILDE

Oui ; mais si, de cette entrevue, il résultait une querelle ?

MADAME D'IVRY

Tu as raison. (À de Sor.) Venez, mon ami.

(On sonne.)

MATHILDE

On sonne, c'est lui !

MADAME D'IVRY

Le voilà !... Venez, venez !

(Ils sortent.)

Scène XXII

Mathilde, puis Maurice.

MATHILDE

Voilà ce que je craignais ! Que faire ? que dire ?

MAURICE, derrière la porte

C'est bien, Pierre, c'est bien... (Entrant.) Ah !

MATHILDE

Maurice !

MAURICE

Où est madame d'Ivry ?

MATHILDE

Chez elle.

MAURICE

Bien.

MATHILDE

Que faites-vous ?

MAURICE

J'y vais.

MATHILDE

Attendez donc !

MAURICE

Que j'attende ?

MATHILDE

Un instant !

MAURICE
Pas une seconde !

MATHILDE
Maurice, je t'en prie...

MAURICE
Mais tu ne sais donc pas... ?

MATHILDE
Si fait.

MAURICE
Elle m'accuse de mentir.

MATHILDE
Maurice !

MAURICE
Elle prétend qu'elle ne m'a jamais écrit.

MATHILDE
Maurice !

MAURICE
Ah ! par bonheur, j'ai toutes ses lettres là, depuis la première jusqu'à la dernière, étiquetées par rang de date... Vois plutôt.

MATHILDE
Maurice !

MAURICE
Eh bien, qu'y a-t-il, petite sœur ?

MATHILDE
Il y a...

MAURICE
Mais parle donc !

MATHILDE
Oh ! je n'oserai jamais.

MAURICE
Comment ! tu as quelque chose à dire, et tu n'oses pas ?

MATHILDE
Non.

MAURICE
À moi ?

À toi, surtout... MATHILDE

Alors, c'est grave ? MAURICE

Je le crois bien ! MATHILDE

Et cela a rapport à ces lettres ? MAURICE

Oui. MATHILDE

Aux lettres d'Antonine ? MAURICE

Aux lettres que voilà. MATHILDE

Comment, les lettres que voilà ?... Ne sont-elles pas d'Antonine ? MAURICE

MATHILDE, secouant la tête
Non !

MAURICE
Non ?

MATHILDE
Non !

MAURICE
Mais de qui sont-elles, alors ?

MATHILDE
Maurice, tu me pardonneras, n'est-ce pas ?

MAURICE
Parle, chère enfant ! parle !

MATHILDE
Te rappelles-tu le jour où tu fis tes adieux à Antonine ?

MAURICE
Oui... Eh bien ?

MATHILDE
Il y avait là une petite fille de douze ans, à laquelle vous ne

faisiez pas attention, de laquelle vous ne vous défiiez point.

MAURICE

C'était toi ?

MATHILDE

Oui.

MAURICE

Oh ! je m'en souviens... Tu étais assise dans un coin, et tu pleurais aussi fort que nous.

MATHILDE

C'était bien naturel, tu étais désespéré. Tu disais à Antonine : « Je pars, mais à une condition : c'est que vous m'écrierez à chaque courrier, c'est que vous m'écrierez que vous m'aimez toujours. »

MAURICE

Oh ! je me le rappelle bien.

MATHILDE

Et elle te répondait : « Comment voulez-vous que je vous écrive que je vous aime, moi qui vais être la femme d'un autre ? » Et toi, à ton tour, tu disais : « Songez-y, si je suis quinze jours sans recevoir de vos nouvelles, je vous donne ma parole d'honneur que je me fais tuer. »

MAURICE

Et je l'eusse fait, Mathilde, je te le jure, tant j'aimais Antonine.

MATHILDE

Oh ! je l'ai bien pensé, puisque tu avais donné ta parole... Aussi, quand tu as été parti, j'ai supplié Antonine de ne pas persister dans son refus. Mais elle se contenta de me répondre : « Quand tu seras plus grande, enfant, tu comprendras que ce que tu me demandes est impossible... » J'avais beau chercher, je ne comprenais pas pourquoi c'était impossible... Mais ce que je comprenais, c'est que tu avais donné ta parole d'honneur, et que tu la tiendrais.

MAURICE, posant le coffre sur une chaise

Continue !

MATHILDE

Oh ! si tu savais alors ce que j'ai souffert ! Toute la journée, je pensais à toi, à ton désespoir ; et quand la nuit était venue, je te voyais en rêve, pâle, défiguré, couché sur un champ de bataille et murmurant : « Tu ne m'as pas écrit, Antonine, et je me suis fait tuer... »

MAURICE

Oh ! pauvre chère enfant !

MATHILDE

Alors, il m'est venu une idée qui m'a paru une inspiration du ciel. Mon écriture ressemblait à celle de ma sœur, au point de s'y tromper ; je résolus, puisqu'elle refusait de t'écrire, de t'écrire à sa place. Oh ! je comprends maintenant, c'était bien mal ; mais alors, je ne savais pas... et je l'eusse su, que je t'aurais écrit encore... je t'aimais tant !

MAURICE

Comment ! ces lettres charmantes, ces lettres adorables qui, non-seulement ont soutenu mon amour, mais qui l'ont doublé... ces lettres... ?

MATHILDE

C'était moi qui les écrivais... Je tâchais de me rappeler ce que vous disiez quand vous étiez ensemble, Antonine et toi, et, pour le reste...

MAURICE

Eh bien, pour le reste ?

MATHILDE

Je m'en rapportais à mon cœur.

MAURICE

Ainsi, pendant sept ans... ?

MATHILDE

Oh ! il faut me pardonner, Maurice, l'intention était bonne ; et quand j'ai compris que je faisais mal, il était trop tard ; puis...

MAURICE

Puis ?

MATHILDE

Je crois qu'à mon tour, c'est moi qui serais morte, si je n'eusse plus reçu de lettres de toi.

MAURICE

Oh ! cœur d'ange !

MATHILDE

Comment ! tu ne me grondes pas ?

MAURICE

Non.

MATHILDE

Comment ! tu me pardonnes ?

MAURICE

Je fais plus que te pardonner, je te bénis !

MATHILDE

Oh ! alors, tu vas dire à Antonine...

MAURICE

Tout ce que tu voudras.

MATHILDE

Que tu avais tort.

MAURICE

Oui.

MATHILDE

Que les lettres n'étaient pas d'elle.

MAURICE

Oui.

MATHILDE

Mais il ne faut pas lui dire qu'elles étaient de moi.

MAURICE

Comment faire, alors ?

MATHILDE

C'est embarrassant... Écoute, Maurice...

MAURICE

J'écoute.

MATHILDE

Si nous consultions là-dessus un homme très-savant ?

MAURICE

Un homme très-savant ?

MATHILDE

Oui, dont c'est l'état de donner des conseils.

MAURICE

Un avocat ?

MATHILDE

M. de Sor.

MAURICE

Mais c'est un conseil immédiat qu'il me faut.

MATHILDE

Sans doute, nous n'avons pas un instant à perdre.

MAURICE

Il est onze heures ! comment veux-tu que nous consultions M.
de Sor à onze heures du soir ?

MATHILDE

Il est là.

MAURICE

Là ?... Où, là ?

MATHILDE

Chez ma sœur.

MAURICE

Ah ! oui, je comprends... Madame d'Ivry, de son côté, l'a
envoyé chercher pour une consultation.

MATHILDE

Oh ! elle n'a pas eu besoin : il est venu tout seul.

MAURICE

Eh bien, Mathilde, il y a du bon dans ton conseil.

MATHILDE

N'est-ce pas ?

MAURICE

Oui ; seulement, je veux d'abord parler à Antonine.

MATHILDE

Comme tu voudras.

MAURICE

Mais, avant tout...

MATHILDE

Quoi ?

MAURICE

Attends...

(Il ouvre le coffre.)

MATHILDE, tristement

Ah ! oui, tu me rends mes lettres.

MAURICE

Non... Je te prie seulement de me les garder.

MATHILDE

Soigneusement ?

MAURICE

Comme on garde le talisman qui a sauvé la vie... d'un frère.

MATHILDE

Oh ! sois tranquille !

MAURICE

Maintenant, préviens Antonine que je l'attends.

Scène XXIII

Les mêmes, madame d'Ivry.

MADAME D'IVRY

C'est inutile, me voici.

MAURICE

À merveille !... (Bas.) Chut ! laisse-nous, Mathilde.

Scène XXIV

Maurice, madame d'Ivry.

MADAME D'IVRY

Eh bien, monsieur, ces lettres ?

MAURICE

Voilà le coffre.

MADAME D'IVRY

Je le vois bien.

MAURICE

Le trouvez-vous joli ?

MADAME D'IVRY

Charmant... Mais les lettres ?

MAURICE

Antonine, il faut qu'il y ait de la magie dans tout ce qui m'arrive.

MADAME D'IVRY

Que vous arrive-t-il ?

MAURICE

J'avais sur moi la clef du coffre, cette clef ne m'a pas quitté...
Je cours à l'hôtel, j'ouvre mon coffre...

MADAME D'IVRY

Eh bien ?

MAURICE

Eh bien, au lieu de cinq cents lettres, j'en trouve une seule...
une seule qui les vaut toutes, c'est vrai, puisque c'est celle où
vous me rappelez, où vous me dites que tout est prêt pour notre
mariage...

MADAME D'IVRY

Alors, vous avouez... ?

MAURICE

Je viens du pays des mirages, Antonine... et je m'aperçois que
je suis victime du plus décevant de tous... J'avais cru...

MADAME D'IVRY

Qu'aviez-vous cru ?

MAURICE

J'avais cru que vous m'aimiez, Antonine.

MADAME D'IVRY

Alors, je ne vous aime pas ? Il est curieux que ce soit cette
lettre à la main que vous me fassiez un pareil compliment.

MAURICE

En tout cas, chère Antonine, il y a un moyen bien simple, si je
me trompe, de me faire revenir de mon erreur.

MADAME D'IVRY

Lequel ?

MAURICE

Vous me dites dans cette lettre que votre main est à moi, que je puis venir et la prendre... Vous me dites cela.

MADAME D'IVRY

Je ne le nie point.

MAURICE

À quand notre mariage ?

MADAME D'IVRY

Pourquoi ne fixez-vous pas la date vous-même ?

MAURICE

Je n'en ai pas le droit... C'est moi qui doute ; seulement, par le jour plus ou moins proche que vous choisirez, j'apprécierai le degré d'affection que m'a conservé votre cœur.

MADAME D'IVRY

En vérité, Maurice, vous me mettez là dans un cruel embarras.

MAURICE, à part

Je m'en doutais.

(Il va à une sonnette et sonne.)

MADAME D'IVRY

Que faites-vous, Maurice ?

(Pierre paraît la porte.)

MAURICE

Dites à M. de Sor, qui est chez madame, de se donner la peine de passer ici.

(Pierre disparaît.)

MADAME D'IVRY

Mais vous êtes fou, Maurice !

MAURICE

Aucunement, ma cousine... Vous avez la plus grande confiance en M. de Sor. Moi, j'ai la plus grande sympathie pour lui...

MADAME D'IVRY

En vérité, Maurice, ce que vous faites est inouï.

Scène XXV
Les mêmes, de Sor.

DE SOR

Vous m'avez fait demander, madame ?

MADAME D'IVRY

Non, pas moi.

DE SOR

Mais qui donc, alors ?

MAURICE

Moi, monsieur, qui ai un procès d'où dépend le bonheur de ma vie.

DE SOR

Et contre qui plaidez-vous ?

MAURICE

Contre madame.

DE SOR

Déjà ?

MAURICE

Oh ! rassurez-vous, ce n'est point en séparation ; au contraire !

DE SOR

Et vous me prenez pour conseil ?

MAURICE

Mieux que cela, je vous prends pour arbitre.

DE SOR, à Antonine.

Dois-je accepter ?

MADAME D'IVRY

Puisque mon cousin le veut absolument.

DE SOR

J'écoute.

MAURICE

Oh ! soyez tranquille, je serai bref. D'ailleurs, la question est claire. (Dépliant la lettre d'Antonine.) Voici une lettre de ma cousine.

MADAME D'IVRY

Mais vous n'allez pas la lire, j'espère !

MAURICE

Pourquoi pas ? Les arbitres jugent sur pièces, chère amie.

MADAME D'IVRY

Maurice !...

MAURICE

Soit ! puisque vous êtes le meilleur ami d'Antonine, monsieur, vous devez être au courant de nos affaires intimes.

DE SOR

Si je n'étais reçu avocat depuis dix ans, je pourrais passer thèse là-dessus.

MAURICE

Je me crois dispensé de les raconter.

DE SOR

Ce serait une narration oiseuse, en effet.

MADAME D'IVRY

Mais où voulez-vous en venir, Maurice ?

MAURICE

Vous n'ignorez pas, monsieur, que je suis parti pour l'Algérie, avec la ferme intention de m'y faire tuer le plus tôt possible.

DE SOR

Je l'ai ouï dire plusieurs fois, capitaine ; mais je vois avec plaisir que vous n'avez pas persisté dans votre résolution.

MAURICE

Ma cousine venait alors d'épouser M. d'Ivry, et je m'en allais désespéré.

DE SOR

Je comprends votre désespoir.

MAURICE

Eh bien, vous le voyez, Antonine, quand je vous disais que je m'entendrais avec monsieur.

DE SOR

Achevez.

MAURICE

En effet, j'adorais ma cousine, et ma cousine m'adorait ; n'est-ce pas, Antonine ?

MADAME D'IVRY

Monsieur sait cela.

MAURICE

Monsieur sait cela ?

DE SOR

Oui, monsieur, madame m'a fait l'honneur de me le dire.

MAURICE

Ah !... Aussi, M. d'Ivry mort et le temps du deuil expiré, ma cousine s'empresse-t-elle de m'écrire. Dans cette lettre, que voici, elle me faisait l'honneur de m'offrir sa main, si je revenais. Eh bien, je suis revenu, me voilà ; cette main, je l'accepte, et je dis : À quand le mariage ?

DE SOR

Comment ! vous me demandez cela ?

MAURICE

Sans doute.

DE SOR

À moi ?

MAURICE

Pourquoi pas ?

MADAME D'IVRY

Alors, c'est pour cela que vous avez fait appeler monsieur ?

MAURICE

Pas pour autre chose. Ainsi, le jour que vous fixez pour être le jour de notre mariage ?... Demain ?...

MADAME D'IVRY

Oh ! demain...

MAURICE

Après-demain ?...

DE SOR

Je vous trouve pressant, monsieur.

MAURICE

Il n'est jamais assez tôt pour être heureux. Cependant, si ma cousine trouve que huit jours soient nécessaires, et que ce soit votre avis...

DE SOR

Monsieur, huit jours...

MAURICE

Mettons-en quinze... Non, mettons un mois... C'est trop tôt encore ?... Mettons trois mois, alors.

MADAME D'IVRY

Oh ! en vérité, c'est une torture.

DE SOR

Eh ! monsieur, vous voyez bien que madame ne veut ni demain, ni après-demain, ni dans trois mois, ni jamais !

MADAME D'IVRY

Ah !

(Elle tombe sur une chaise et semble tout près d'avoir une attaque de nerfs.)

MAURICE

Vraiment ! vous croyez ?

DE SOR, lui montrant Antonine

Voyez ce que vous avez fait... Madame d'Ivry se trouve mal !... Rose ! Rose !

MAURICE

Ne sonnez pas, c'est inutile.

DE SOR

Comment, inutile ?

MAURICE

C'est moi qui ai fait le mal... À moi de le réparer. (Il va à Antonine et s'agenouille devant elle, puis, de sa plus douce voix.) Antonine ! chère Antonine !

MADAME D'IVRY

Oh ! Maurice !

MAURICE

Oui, j'ai été cruel envers vous, n'est-ce pas ? cruel de ne pas

comprendre qu'en sept années, à notre insu, votre cœur avait changé... Croyez-vous maintenant que mon visage, ma voix, mon air, ma tournure d'autrefois vous eussent rendu l'affection passée ?... Non, votre imagination seule m'avait suivi au milieu des déserts de l'Afrique... Mais votre cœur est resté ici... Ces sept années passées dans la société d'un honnête homme, d'un homme de talent, d'un homme d'esprit, ont fait de vous une femme accomplie ; tandis que moi qui ai vécu seul, ou dans la société d'hommes grossiers, je suis devenu un soldat insouciant, aventureux, peu sociable. J'ai donc été cruel, en vous demandant l'exécution d'une promesse dans laquelle votre cœur n'était plus pour rien, et où votre probité seule restait engagée. Mais vous avez été encore plus cruelle que moi, Antonine, convenez-en, en ne faisant aucun effort pour me cacher la mauvaise impression que j'avais faite sur vous à la première vue, et même à la seconde...

(Sur ces derniers mots, Mathilde est entrée et écoute.)

Scène XXVI

Les mêmes, Mathilde.

MADAME D'IVRY

Maurice ! Maurice ! je vous demande pardon, et de toute mon âme.

MAURICE

Et cependant, je vous apportais le bonheur, Antonine.

MADAME D'IVRY

Que voulez-vous dire ?

MAURICE

Je suis marié depuis quinze jours.

MATHILDE, tombant sur un fauteuil

Marié ! il est marié !

MADAME D'IVRY, se levant joyeuse

Ah ! Maurice, que je vous embrasse !

DE SOR

Et moi aussi, s'il vous plaît, capitaine.

MADAME D'IVRY

Et qui donc avez-vous épousé ?

MAURICE

Oui, je conçois ! vous n'y croirez que quand vous verrez ma femme. Voulez-vous me permettre de vous la présenter, chère Antonine ?

MADAME D'IVRY

Mais sans doute.

(Maurice va à Mathilde, la prend par la main. Elle se laisse conduire comme une personne qui n'est plus maîtresse de sa volonté.)

MAURICE

La voilà !

MATHILDE

Moi ?

MADAME D'IVRY et DE SOR

Mathilde !

MAURICE

Mathilde.

MATHILDE

Mais vous disiez que vous étiez marié depuis quinze jours.

MAURICE

Ai-je dit cela ?... Je voulais dire que, dans quinze jours, je le serais... Ma langue aura tourné ; il faut pardonner quelque chose à l'émotion.

MATHILDE

Oh ! Maurice ! cher Maurice !

MAURICE

Est-ce trop tôt, quinze jours ?

MATHILDE

Oh ! non, non !... (Bas.) Quand tu voudras.

(Minuit sonne.)

DE SOR

Déjà minuit ?...

MATHILDE

Oh ! la pendule avance de sept minutes... Ma sœur l'a fait

remettre sur l'heure du chemin de fer de Lyon.

MAURICE

Ah ! vraiment ?...

(Il va à la pendule et la retarde.)

MADAME D'IVRY

Eh bien, que faites-vous donc ?

MAURICE

Je la mets sur l'heure du Palais !

DISTRIBUTION

Maurice, capitaine de spahis	M. Dupuis
De Sor, avocat	M. Landrol
Pierre	M. Numa fils
Jean	M. Bordier
Un accordeur	M. Antonin
Un horloger	M. Louis
Madame d'Ivry	M ^{lle} Delphine Marquet
Mathilde	M ^{lle} Delaporte
Rose	M ^{lle} Constance